

Hôtel des Courants d'air

M.-C. Mersch



M-C Mersch

Hôtel des Courants d'air

© M-C Mersch, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7582-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Hôtel des Courants d'air :

D'où vient ce nom, nul ne le sait vraiment.

Ce qui suit est le recueil d'anecdotes au fil des saisons, une chronique ordinaire du temps qui passe. Son emplacement exact n'est pas bien clair... Ville ou campagne ? Ni tout à fait vraiment la ville avec son béton, ses lampadaires et ses caniveaux enserrant des rues pleines de fumées, d'usines ou de voitures ; ni tout à fait la campagne loin de tout avec son isolement et sa dilution de lieux, de gens et d'événements.

Ce qui est certain, c'est qu'il se situe en bord de mer, à l'endroit même de l'île Églantine.

Ce vieil hôtel se dresse ou plutôt se campe au milieu d'un jardin assez grand, îlot de verdure avec ses arbres et sa vieille volière, bordé par un muret bien haut en forme de digue sur lequel courent des rosiers anglais grimpants et des mûriers qui de sauvages se sont apprivoisés en perdant leurs épines. Cette digue les protège, lui et ses habitants, de la foule environnante qui passe tout autour dans cette petite ville telle une pierre installée dans un jardin zen.

Peu loin, s'agitent la mer et la vie de la ville.

À l'intérieur l'onde s'apaise : enfin semble-t-il...

« L'image de cette maison grise aux pierres parfois abruptes, qui accrochaient par moments les lueurs du soleil perçant des nuages, me poursuit. Je la découvrai pendant mes pauses au lycée, alors que refaisant un monde qui nous paraissait sinistre ou dissertant de nos derniers émois amoureux, le regard planait de ce quatrième étage à travers les grandes fenêtres poussiéreuses et doucement allait effleurer cet îlot étrange de la ville.

Où était-ce vraiment ? C'est la ville pourtant... Agitée, bruyante et poussiéreuse ou agitée, bruyante et gluante selon le temps qu'il fait. Pourtant, quand la pupille finissait d'accommoder sa vision à la poursuite d'un ou deux oiseaux, elle découvrait un lieu tout autre : une sorte de nature échevelée dans un coin et un peu plus loin, une pelouse encadrée par ses petites murailles vertes qui font la célébrité montgolfière de ces châteaux aux géométries végétales. Des arbres poussaient masquant une volière d'un autre siècle, aux arabesques certainement rouillées par endroits. Depuis le début de la saison, cette maison voyait passer de curieux personnages. Au fil des pauses, notre jeu devint d'observer ses habitants.

La maison massive de trois étages était imposante. Elle se découpait sur le gris de la ville en contrebas et plus loin encore, sur la mer sombre et presque noire en ces temps d'hiver. Dans l'immense jardin, jouaient souvent deux chiens, l'un beige et l'autre noir, dans un renouveau du cinéma muet, car à vol d'oiseau, leurs aboiements s'éparpillaient dans l'air sans réussir à nous atteindre. Avant le début des cours, vers huit heures moins le quart, parfois une voiture s'arrêtait devant la grille toujours ouverte et un homme en descendait d'un air décidé. Il ouvrait alors la porte arrière de la fourgonnette blanche et en sortait une panier de boulangerie remplie d'une dizaine de baguettes : les habitants de cette maison

étaient soit de grands amateurs de pain, soit bien plus nombreux que nous ne le pensions vu le nombre qui semblait y être déposé chaque matin... Il est vrai que nous ne pouvions surveiller tous les jours, les allées et venues, notamment le jeudi matin quand nous partions en expédition avec le professeur E-P pour faire des tours de stade. Mais, pourquoi ce qui se passait régulièrement les autres jours, ne se serait pas passé également le jeudi ? Le jour de fermeture, me direz-vous ! Peut-être...

Cet intérêt devint au fil des jours une obsession bien anodine.

À la pause de dix heures, quelques-uns d'entre nous avaient vu rentrer une femme coiffée d'un chapeau, emmitouflée dans un manteau avec un cabas chargé, surtout les jours de marché au centre-ville et peu après, souvent un homme boitant un peu, partait d'un pas fatigué.

Petit à petit, le jeu fut de deviner qui habitait là ; les avis étaient partagés. Il aurait fallu une surveillance beaucoup plus attentive et de tous les instants, pour élucider le problème. C'est ainsi que sautant le déjeuner, nous avions fini un jour en embuscade derrière ces vitres à surveiller l'étrange maison. Entre onze heures quarante-cinq et quatorze heures, le ballet avait pris de l'ampleur : deux hommes jeunes bien habillés portant des costumes ; puis à un autre moment, une silhouette féminine à la démarche beaucoup plus légère, ou encore un couple âgé qui tous les midis partaient vers treize heures et revenaient juste un peu avant deux heures de l'après-midi, sans compter toutes ces autres silhouettes changeantes. Pendant quelque temps également, un homme en veste marine type caban faisait, certains matins, un tour de jardin à grandes enjambées et rentrait après un appel de la main venant de la maison.

Les personnes virevoltaient, entrant, sortant, entrant sans sortir ou sortant sans rentrer. Contrairement à la grande volière qui avait émergé de la mer d'arbres à l'automne après la chute des feuilles, cette maison faisait penser à un grand nichoir d'où s'envolaient parfois pour ne plus revenir certains de ses pensionnaires.

Vue du quatrième, cette bâtisse avait de loin un aspect de cube un peu triste ; sur le côté une avancée ouverte soutenue par des piliers assez espacés, laissait apercevoir quelques fauteuils vieillots. Un ou deux d'entre nous avaient évoqué son nom, elle était désignée dans la ville haute comme celle des courants d'air, vieil hôtel laisser à l'abandon. Elle paraissait se morfondre, surtout en cette saison. Ce qui était le plus curieux, c'est que jusqu'à présent, aucun de nous ne s'était rendu compte de toutes ces allées et venues, malgré tout le temps passé dans ces couloirs derrière les grandes fenêtres, au cours de toutes ces années de lycée. C'était la dernière année, une année importante, dans quelques mois, nous passerions le bac et pour cette raison après le mois de février, les flux et les reflux de l'îlot-jardin, ce ballet incessant d'allées et venues n'attisèrent plus la même curiosité.

De temps à autre pourtant, un coup d'œil donnait la sensation que les mouvements devaient néanmoins se poursuivre comme le balancier incessant d'une horloge et, pourtant, aux moments fugitifs, qu'ils nous restaient avec la préparation des examens, on aurait presque cru que, tout à coup, la bâtisse était retombée dans une sorte léthargie. C'était comme si seule l'attention qu'on lui portait remontait un mécanisme secret, qui comme dans ces réveils suisses, faisait alors apparaître toute une foule de personnages dans une sorte de ronde écervelée que rien ne pouvait arrêter.

Les jours passèrent, le printemps arriva avec ses petites feuilles nouvelles et ses ombres légères ; peu à peu, la grande maison disparut, peu à peu, les grands arbres, qui se dressaient devant elles, s'étoffèrent et l'engloutirent.

Une fois par hasard, la fourgonnette s'arrêta ou les deux chiens se poursuivirent, une femme et une petite fille apparurent dans la zone du jardin encore visible à travers les branches et la maison s'enfouit derrière son mur d'arbres, isolée de la ville. Bientôt, le printemps s'acheva et avec lui commencèrent les épreuves...